

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LA FEMME DU DIABLE

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Homme qui chaussait du 62

Une promesse d'été

Un rêve d'enfance

Les Maîtres sans dieu

DANIEL CROZES

LA FEMME DU DIABLE

Roman



© Éditions du Rouergue, 2024.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0770-1

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

AVERTISSEMENT

Ce roman est « librement » inspiré de la vie d'Antoinette Durand de Gros (1864-1924), dite la citoyenne Sorgue, féministe, journaliste et militante révolutionnaire. Son grand-père Joseph-Antoine, agronome et saint-simonien, avait été déporté en Algérie en 1852 pour ses convictions politiques. Son père Joseph-Pierre, républicain, philosophe, spécialiste de l'hypnotisme, passionné par le spiritisme, avait vécu en Angleterre et aux États-Unis ; il avait épousé l'héritière d'une grande famille russe. Antoinette a marqué par ses multiples combats l'histoire politique et sociale en France et à travers l'Europe. Elle est associée à la grève des cabaniers de Roquefort en 1907, à la grève du parmesan en Italie en 1908, à la grève des transports en Grande-Bretagne en 1911. Elle a joué un

rôle dans l'entrée en guerre de l'Italie en 1915. Généreuse envers les familles de grévistes mais aussi les pauvres pendant la Grande Guerre dans l'Aveyron où elle avait ses attaches familiales, elle est décédée à Londres dans le dénuement et la solitude.

1

Dans la salle à manger d'une pension de famille de Bruxelles, le déjeuner se terminait en ce mercredi 19 août 1914. Une dizaine de convives s'étaient installés autour d'une longue table d'hôtes. Trois femmes s'étaient regroupées en bout de table comme à l'habitude. La patronne les appelait les « blouses blanches ». Elles travaillaient dans un hôpital du quartier, proche de la place Royale et aménagé dans un établissement scolaire après l'invasion du royaume par les Allemands, qui accueillait des soldats blessés ne cessant d'affluer. La première, au regard profond et aux yeux très bleus, tressait ses blonds cheveux. La deuxième avait les joues constellées de taches de son et des fossettes rieuses, d'épais cheveux aux reflets cuivrés qu'elle coiffait bien sagement en chignon. Ces élèves-infirmières,

si réfléchies, au visage grave, n'avaient peut-être pas plus de dix-huit ans. Quant à la troisième femme, elle approchait la cinquantaine et se distinguait par sa chevelure châtain clair, bouclée et rebelle, qui recouvrait à peine la nuque – ce qui tranchait avec les coiffures de l'époque –, des joues roses comme des pétales d'églantine et bien rondes, des prunelles pétillantes mais si changeantes qui passaient subitement du bleu au gris puis du gris au vert, des mains blanches et soignées aux longs doigts fuselés. Les deux premières, Blandine et Hortense, étaient bruxelloises. La troisième, Marianne Cancelier, était française. Elle séjournait en Écosse au moment où l'empereur Guillaume s'était affranchi de la neutralité du royaume de Belgique, pourtant reconnue par toutes les puissances européennes depuis le XIX^e siècle, en décidant de traverser le territoire pour attaquer la France. En apprenant la nouvelle, Marianne avait embarqué sur le premier bateau à destination d'Ostende pour rejoindre Bruxelles le 9 août et proposer aussitôt ses services dans

un hôpital. Elle avait découvert la capitale de la Belgique en 1891 lorsque la direction du *Journal des Débats*, quotidien d'informations politiques et littéraires qui constituait une référence en France et à Paris, l'y avait nommée correspondante. En 1893, elle avait travaillé ensuite pour *La Petite République*, quotidien socialiste dont Millerand assumait alors la direction politique. Fournissant à la demande des chroniques sur le syndicalisme, la politique et les affaires judiciaires, puisqu'elle avait été la première femme acceptée parmi la presse pour des sessions d'assises, elle avait séjourné à Bruxelles pendant quatre années et apprécié la richesse de son patrimoine, son art de vivre et l'accueil de ses habitants. Elle avait rencontré des artistes, des intellectuels, des parlementaires, des responsables syndicaux, des enseignants, des femmes militantes, des ouvriers ; elle y avait noué des relations amicales. C'était la raison pour laquelle elle avait accouru après la violation de la neutralité du royaume. Dès sa descente de l'express qui l'avait amenée

d'Ostende, elle s'était précipitée dans le quartier de la place Royale qu'elle avait habité autrefois. Elle avait demandé aux passants si un hôpital y avait été ouvert. Deux jeunes femmes l'avaient renseignée. C'était Blandine et Hortense qui s'apprêtaient à prendre leur service de l'après-midi. Elles l'avaient présentée à la surveillante-chef qui l'avait acceptée, après un bref entretien, parmi les bénévoles secondant le personnel auprès des blessés. Ignorant que Marianne Cancelier connaissait bien ce quartier, elles l'avaient encouragée à descendre dans la pension où elles résidaient ; elles pourraient s'y retrouver le soir même si elle le désirait. Comme elle voyageait beaucoup, Marianne avait ses habitudes dans des hôtels proposant des locations de meublés à la semaine ou au mois. Mais elle n'avait pas dédaigné leur proposition ; elle s'était installée dans cette pension de famille dont elle connaissait la réputation. Les trois femmes avaient fraternisé, partageant leurs repas à la table d'hôtes et leurs moments de liberté.

Le déjeuner de ce 19 août s'achevait donc. La patronne apporta une cafetière contenant un mélange de chicorée et de café que les premiers rationnements imposaient désormais. La cafetière circula. Les tasses se remplirent. On entendit le bruit des cuillères remuant cette « boisson de guerre », comme l'appelaient les convives qui se contentaient de la déguster sans sucre depuis que les rayonnages d'une majorité d'épiceries avaient été dévalisés par des ménagères obsédées par la pénurie. À l'arrivée de la patronne, les discussions ne s'étaient pas interrompues ; elles se poursuivaient avec gravité. Elles étaient concentrées sur l'invasion prussienne, la résistance de l'armée royale qui combattait avec vaillance les féroces casques à pointe, l'héroïsme des Liégeois et de leurs défenseurs qui n'avaient capitulé qu'après un siège de onze jours. Des familles de blessés rapportaient, dans les couloirs de leur hôpital, les exactions et les horreurs dont elles avaient été les témoins : des maisons et des récoltes incendiées, des villages

détruits, des habitants rançonnés, des exécutions sommaires. Partout, sur le passage des Prussiens, ce n'était que désolation, souffrance, barbarie. Marianne s'en inquiétait. Elle avait déjà prévenu la surveillante-chef. Si les Allemands qui progressaient en direction de Bruxelles et de Namur s'emparaient de la capitale, elle repartirait en France. Attachée à son indépendance, à sa liberté de parole et d'action, elle n'entendait nullement cohabiter avec eux. La perspective de l'occupation de Bruxelles, qui paraissait inéluctable, c'était sûrement une question de deux ou trois jours avant que les régiments défilent sur la place Royale, ne réjouissait pas davantage Blandine et Hortense. Ni les autres pensionnaires. Encore moins la patronne. Cependant, tous avaient bien conscience qu'ils devraient se soumettre. Pendant des semaines ? Peut-être. Ou davantage... Certes la Belgique comptait sur les soldats français et anglais pour repousser les Allemands et chacun espérait, à la lumière de ce que les journaux parisiens affirmaient, que la guerre

serait courte. Mais qui pouvait prédire d'une manière précise ce qui se passerait ?

Préoccupée, Marianne reposait sa tasse sur la nappe à carreaux lorsqu'un homme pénétra en trombe à la réception au point que les vitrages de la porte en vibrèrent. Il expliqua à la patronne qu'il avait un télégramme provenant de France pour mademoiselle Cancelier. La patronne l'introduisit dans la salle à manger. L'homme enleva alors sa casquette galonnée et demanda à Marianne une signature dans son registre en échange du « bleu ». Les conversations cessèrent. Tous les regards convergèrent sur l'infirmière parisienne comme la surnommaient des pensionnaires. Intriguée, Marianne conserva le télégramme entre ses mains et attendit quelques secondes avant d'en prendre connaissance. Elle n'avait communiqué son adresse à Bruxelles qu'à deux personnes : son petit-cousin Maxime Cancelier et Clément Broussoux. Le premier habitait à Rodez dans l'Aveyron, où la famille de Marianne s'enracinait depuis plusieurs générations. Fille

unique, c'était le seul parent qu'elle fréquentait depuis le décès de son père, survenu en 1900. Ce n'était pas seulement un cousin mais un confident et un homme de bons conseils quoiqu'elle ne les appliquât pas toujours, son gestionnaire de biens. Quant à Clément Broussoux, syndicaliste, c'était bien plus qu'un camarade dont elle partageait la justesse des combats. C'était peut-être le seul homme qui comptait dans son existence où il n'y avait pas de place pour un époux et des enfants ni pour une existence rangée de femme au foyer. Sa vie ? C'était l'action. Et seulement l'action ! Journaliste et féministe, militante révolutionnaire, meneuse de grèves en France et à travers l'Europe, elle combattait depuis bientôt vingt-cinq ans les revers du capitalisme et l'injustice sociale. Toutefois, à la surveillante-chef de l'hôpital, à Blandine et à Hortense, à la patronne de la pension, elle s'était contentée d'indiquer qu'elle était conférencière et journaliste indépendante. À preuve : depuis son arrivée à Bruxelles, elle avait transmis à la rédaction en chef de